

Laval théologique et philosophique



Tzvetan TODOROV, *Insoumis*. Paris, Éditions Robert Laffont, Éditions Versilio, 2015, 279 p.

Yves Laberge

Volume 74, numéro 3, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061898ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061898ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2018). Compte rendu de [Tzvetan TODOROV, *Insoumis*. Paris, Éditions Robert Laffont, Éditions Versilio, 2015, 279 p.] *Laval théologique et philosophique*, 74(3), 462–465. <https://doi.org/10.7202/1061898ar>

En sept chapitres, l'auteur établit de façon profonde la relation entre le silence et la parole, la métaphysique, l'existence, le néant, la transcendance, le dialogue et avec la vie spirituelle. Cet exposé est nourri des lumières d'auteurs comme G. Marcel, Lavelle, Antoine de Saint-Exupéry, Bergson, Thomas d'Aquin, Jaspers, Maxime Chastaing, Plotin, Max Picard et bien d'autres. Rassam a fait siennes les pensées de l'Aquinat et incarné celles de Lavelle. Il se réfère abondamment à ce dernier.

L'auteur facilite la compréhension de son ouvrage à ses lecteurs. Ainsi, on trouve au début de chaque chapitre un sommaire relatant succinctement le contenu de tout le chapitre. En un langage limpide et simple, l'auteur aide ses lecteurs à comprendre le silence et ses exigences et les amène à en être les pratiquants. Il ne cesse d'en démontrer les bienfaits, aussi bien que pour la vie intérieure personnelle que dans la cohésion d'une société humaine terrestre et des êtres spirituels habitant l'au-delà.

Le silence est le fondement de tout ordre. Un homme privé du silence est complètement nu. Il s'adonne à une cohorte de désordres et un tintamarre de vacarmes et de dissonances le détruisant sans cesse. L'auteur veut l'âme de qui veut s'adonner à la pratique du silence. Pour ce faire, il lui fait découvrir les vertus aussi bien humaines que spirituelles aptes à l'aider dans la réussite de la pratique et l'exercice de la grande vertu du silence.

L'homme qui pratique le silence est discret, simple, humble, voire même taciturne, malgré l'aspect péjoratif dont ce qualificatif a été revêtu. Bref, cet homme est aimé de Dieu et parvient facilement à dialoguer avec Lui. Le silence est un préalable indispensable pour la réussite de la vie de prière. Bref, il est le chemin vers Dieu, d'après le sous-titre sur la couverture de cet ouvrage.

L'auteur se réfère aussi bien aux philosophes qu'aux auteurs mystiques ayant mené une vie de contemplation et de dialogue avec le Transcendant. Peut-on prendre ce livre pour un traité de spiritualité ou de philosophie ? Cela pique la curiosité du lecteur. On ne peut s'en étonner, car un des maîtres à penser de l'auteur est un mystique-philosophe, réputé dans la vie aussi bien spirituelle que spéculative.

La posture du philosophe, recommande l'auteur, réside dans cet effort d'attention recueillie qui correspond au silence primordial de tous les étants (p. 20). En effet, le silence nous réfère à la réalité même des choses de ce monde, à leur présence dans leur étonnante et rayonnante diversité. En ce sens, on peut parler d'expérience métaphysique, qui est attention à l'existence des choses, comme un acte spirituel qui est un acte de silence dans la mesure même où, et seulement ainsi, elle est reconnaissance du primat de l'être sur la pensée. Le silence n'est donc pas seulement préliminaire à la démarche philosophique, il lui est intrinsèque et il rend légitime l'authenticité de ses développements les plus conceptuels (p. 20).

Véritable éloge de la vertu de silence, le livre se recommande lui-même à la lecture. Même s'il ne donne pas d'indications effectives pour la pratique du silence, le lecteur parvient à en découvrir les bienfaits et à avoir soif de devenir l'homme du silence. Le manque de ces indications pratiques en constitue le point faible.

Claudien NTAHOBAKURIRA
Université Laval, Québec

Tzvetan TODOROV, **Insoumis**. Paris, Éditions Robert Laffont, Éditions Versilio, 2015, 279 p.

La disparition de l'historien et philosophe Tzvetan Todorov (1939-2017) nous prive d'un chercheur polyvalent et prolifique ayant publié plus d'une quarantaine de livres en français durant cinq dé-

cennies, depuis ses premiers écrits proches du structuralisme — pensons à son livre *Poétique de la prose*, véritable synthèse sur les théories littéraires en France et dans les Pays de l'Est³. À cette production déjà considérable il faudrait ajouter une multitude d'articles savants et plusieurs ouvrages collectifs sous sa supervision en tant que directeur de recherches au CNRS. Todorov pouvait aussi bien écrire sur Jean-Jacques Rousseau ou encore sur les questions d'identité nationale.

Le philosophe André Comte-Sponville fit un bel hommage posthume de Todorov, le présentant comme « [...] un savant modeste, un chercheur encyclopédiste et pédagogue (un “passeur”, disait-il), un humaniste sans illusions, un citoyen du monde, modéré et exigeant. C'est pourquoi il importe tant de le lire : cela rend plus intelligent, plus modeste, plus nuancé, plus juste — plus conscient de la complexité du monde et du tragique de notre condition⁴ ».

Après un bref « Avertissement » (p. 11-12), *Insoumis* débute par un exposé autobiographique qui rappelle en quelques étapes la jeunesse de Todorov : le contexte de l'après-guerre en Bulgarie, l'imposition du régime communiste durant lequel « Staline avait été adoré comme un demi-dieu » (p. 14), ses études universitaires en philologie à l'Université Saint-Clément-d'Ohrid de Sofia, le contexte de la Guerre froide, puis l'exil vers la France au tournant des années 1960. Certains éléments autobiographiques étaient d'ailleurs présents dans d'autres livres de l'auteur, notamment au début de *La signature humaine*, paru en 2009⁵. Le *Laval théologique et philosophique* avait d'ailleurs fait écho à *La signature humaine* après sa parution⁶. En outre, un autre ouvrage rétrospectif plus récent, paru posthument, propose un retour exhaustif sur le parcours intellectuel de Todorov : *Lire et vivre*⁷.

D'une manière réflexive, Tzvetan Todorov explique que les thèmes principaux abordés dans le livre *Insoumis* correspondaient dans son esprit à sa réflexion antérieure sur « la morale en politique » (p. 13). Dans une première partie (intitulée « Motivations »), certains passages plus personnels sont particulièrement touchants, par exemple lorsque l'exilé bulgare raconte le choc culturel — positif — qu'il a éprouvé lors de son arrivée dans la France des années 1960 : « [...] la surveillance de tous par tous avait disparu » (p. 18). Sur la question de la liberté religieuse, Todorov compare avantageusement la France en opposition avec son souvenir perplexe de sa Bulgarie natale : « Le sacré n'avait pas déserté ce monde, mais il n'était plus le même pour tous, chacun pouvait choisir son sacré selon son propre jugement » (p. 19). Les réflexions contrastées de Todorov à propos de sa découverte enthousiasmante de la liberté — c'est-à-dire de sa propre liberté — lors de son arrivée en France en 1963 sont certainement les plus fortes de son livre (p. 13-32).

Les conceptualisations proposées par Todorov d'un livre à l'autre sont toujours intéressantes et rigoureuses, car il articule habilement les concepts, les définit, les délimite et les distingue ; ainsi, il oppose la morale et la politique à partir du contraste perçu entre ces deux valeurs selon que l'on soit en France ou dans les anciens pays du Bloc de l'Est :

L'action politique consiste en principe à faire ce qui convient le mieux aux intérêts d'un groupe particulier (un pays, un parti, un collectif humain quelconque). L'action morale exclut tout in-

3. Tzvetan TODOROV, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971.

4. André COMTE-SPONVILLE, texte de 4^e de couverture du livre de Tzvetan TODOROV, *Lire et vivre*, Paris, Robert Laffont, Versilio, 2018.

5. Tzvetan TODOROV, *La signature humaine. Essais 1983-2008*, Paris, Seuil, 2009.

6. Yves LABERGE, recension du livre de Tzvetan TODOROV, *La signature humaine. Essais 1983-2008*, publiée dans la revue *Laval théologique et philosophique*, 67, 1 (février 2011), p. 205-206 [<https://www.erudit.org/fr/revues/ltp/2011-v67-n1-ltp5003005/1005580ar/>].

7. Tzvetan TODOROV, *Lire et vivre*.

têrêt particulier, elle se réclame de principes universels. La première est jugée à ses résultats : elle est bonne si elle a atteint ses buts. La seconde est évaluée à partir des intentions de celui qui l'accomplit : l'homme qui échoue dans sa tentative d'aider son prochain n'est pas moins vertueux que celui qui y réussit (p. 19).

C'est précisément cette attitude opposant la politique à la morale qui guide l'élaboration des chapitres du présent ouvrage. Parmi les « insoumis » dont Tzvetan Todorov fera ici le portrait, retenons Etty Hillesum, l'ethnologue française Germaine Tillion, les écrivains russes Boris Pasternak et Alexandre Soljenitsyne, des militants politiques comme Nelson Mandela et Malcolm X. Ce procédé avait été utilisé par Todorov dans certains de ses livres récents, et notamment dans *La signature humaine. Essais 1983-2008*.

Chaque chapitre refait le parcours d'un penseur ou d'un auteur afin de souligner ce caractère de Résistance dont chacun aura fait preuve, dans bien des cas en étant face à la prison ou face à une mort imminente. Ainsi, Todorov débute en évoquant le parcours à la fois attachant et tragique de la jeune Etty Hillesum (1914-1943), victime des atrocités du nazisme, dont les écrits posthumes restent comme un témoignage d'espoir et d'humanisme⁸.

Todorov n'écrit pas en historien ou en biographe ; il veut davantage mettre en évidence l'humanisme des personnes qu'il décrit ; chacun des récits montre un personnage isolé et faible devant un régime menaçant et immuable, le plus souvent totalitaire. Et à chaque fois, Todorov veut montrer comment l'insoumis aura résisté, contourné, déjoué ou ignoré les plans délétères du plus fort, bien que ces histoires ne se terminent pas toujours bien. On apprend par exemple que c'est Boris Pasternak, célèbre écrivain soviétique, qui avait mis en garde André Gide juste après son invitation par le Parti communiste à visiter la jeune URSS ; le résultat a été l'implacable essai intitulé ambiguement *Retour de l'URSS* (1936), critique acerbe du régime stalinien dont on découvrirait pour la première fois l'envers de la médaille — d'où le titre du livre de Gide. En fait, on apprend par Todorov que Gide aurait été mis au courant de la réalité du régime soviétique par Pasternak avant son voyage pour Moscou, et qu'il avait anticipé la stratégie de « grande séduction » de la part des autorités soviétiques, dont le romancier français ferait certainement l'objet (p. 127). Ceci explique pourquoi Gide était si critique envers le Stalinisme alors qu'en France la plupart des condamnations du communisme se feront au moins dix ans plus tard.

Insoumis se termine logiquement en bouclant sa boucle. Dans les dernières pages, Tzvetan Todorov récapitule l'apport de ces sept figures en montrant quelques points communs : la persistance du mal absolu et leur attitude humaniste même devant les pires injustices. Todorov emploie des expressions très fortes, faisant allusion à « la rencontre avec un mal vécu comme extrême » (p. 271). Mais on sent surtout qu'en dénonçant dans les cas étudiés le mal et la « peur totale » appuyés chaque fois par « un État totalitaire » (et omniprésent) qu'il repense en réalité, et indirectement, à son propre parcours (*ibid.*). C'était déjà l'approche adoptée dans un de ses livres précédents : *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*⁹. On ne saurait partager toutes les prises de position et les combats de Tzvetan Todorov ; retenons-en le meilleur : son éclectisme, sa capacité de théoriser, sa vaste érudition et ses livres, devenus de véritables petits testaments d'un

8. Voir notre texte à ce propos : Yves LABERGE, recension du livre posthume d'Etty HILLESUM, *J'avais encore mille choses à te demander. L'univers intérieur d'Etty Hillesum*, textes réunis sous la direction d'Alexandra PLESHOYANO, Paris, Bayard ; Montréal, Novalis, 2009, publiée dans la revue *Laval théologique et philosophique*, 69, 1 (février 2013), p. 173-174 [<https://www.erudit.org/fr/revues/ltp/2013-v69-n1-ltp0818/1018366ar/>].

9. Tzvetan TODOROV, *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000.

grand penseur européen. Mais *Insoumis* vaut la peine d'être lu et partagé ; il montre comment le sentiment de rébellion peut parfois être canalisé en quelque chose de positif. Comme toujours dans ses derniers essais, le style de Todorov est devenu limpide et vivant. De plus, l'ouvrage contient un index des noms fort utile, car beaucoup d'œuvres et d'auteurs y sont cités.

Yves LABERGE
Université d'Ottawa

Roland VARIN, **Le sacrement du ministère apostolique. La sacramentalité de l'épiscopat et ses conséquences ecclésiologiques.** Paris, Groupe Elidia, Éditions Artège - Lethielleux (coll. « Sed Contra »), 2016, 317 p.

Cet ouvrage rend publiques les recherches de maîtrise de l'auteur sur la sacramentalité de l'épiscopat. L'ouvrage s'organise en trois chapitres, en correspondance à trois moments méthodologiques et aussi à trois groupes de sources théologiques. Dans le premier chapitre, l'auteur interroge certains témoins de la Tradition, notamment le Nouveau Testament, les Pères et, plus rapidement, la liturgie. Le second chapitre se concentre sur le Magistère dans l'Église catholique et le troisième se présente comme un chapitre de réflexion théologique systématique.

En résumé, ce livre nous offre le récit de l'éclipse de la sacramentalité de l'épiscopat dans l'Église de l'Occident et de sa réémergence dans le Magistère catholique culminant dans le second concile du Vatican. Le but de la recherche est d'établir l'état des lieux.

L'éclipse de la sacramentalité de l'épiscopat en Occident est due notamment à l'influence des opinions de saint Jérôme. Avant, cette réalité pouvait être discernée, même sans l'emploi de la notion de « sacramentalité », autant dans le Nouveau Testament que chez les premiers Pères de l'Église. L'auteur souligne l'importance du contexte ecclésiologique ainsi que la signification christologique pour le discours sur le ministère des évêques dans ces témoignages anciens. La position de saint Jérôme, selon laquelle il n'existe pas vraiment de différence entre les évêques et les prêtres, surgit dans un contexte de polémique cléricale (p. 58), d'ailleurs analogue à celle motivant des opinions semblables chez l'*Ambrosiaster*. Son influence marquerait une conception de l'épiscopat axée sur le pouvoir de juridiction, une conception qui serait conservée et développée par les théologiens médiévaux, à l'exception près de saint Thomas d'Aquin qui conserverait une référence ecclésiologique au moment de distinguer les évêques des prêtres. Le pouvoir épiscopal dépasserait le pouvoir des prêtres en ce qui concerne les fidèles (p. 89).

Avant le concile de Trente, le Magistère catholique sur l'épiscopat s'est appuyé surtout sur les déclarations du concile de Florence (1439), selon lesquelles le ministre ordinaire du sacrement de l'ordre est l'évêque (p. 119). Toutefois, comme l'auteur illustre bien en référence aux bulles concédant à certains abbés la faculté d'ordonner, « la dérive épiscopale de l'abbatiate au Moyen Âge » reste à étudier (p. 121). Le concile de Trente se contente de répondre aux objections protestantes, notamment celles visant le caractère hiérarchique de l'Église. On devait attendre le premier concile du Vatican pour voir les premiers signes d'évolution dans ce chapitre, en lien avec la réflexion sur l'Église et, plus concrètement, sur la primauté papale. Les papes du XIX^e et du XX^e siècle continueront la réflexion, cherchant l'équilibre entre le rôle du pape et celui des évêques. Ainsi, pour Léon XIII (Encyclique *Satis cognitum* : 29 juin 1896) les évêques appartiennent à la constitution de l'Église en tant que successeurs des apôtres. Pie XII reprendra cette ligne de pensée, mais sa contribution la plus significative est celle qui concerne la matière et la forme du sacrement de l'ordre à commencer par la consécration épiscopale. Pendant tout le Moyen Âge, le sacrement de l'ordre et le sacre des évêques avaient été conçus selon les catégories féodales comme transmission d'un pou-